

**ENTRE INVENTIONS ET
RÉINVENTIONS :
LES RÉMINISCENCES MÉDIÉVALES
ET MODERNES AU SERVICE DES
ARTISTES DU XIX^e SIÈCLE**

L'Invention du passé. Histoires de cœur et d'épée (1802-1850), Lyon, musée des Beaux-arts (avril-juillet 2014)

L'Invention du passé. Gothique mon amour... (1802-1830), Bourg-en-Bresse, monastère royal de Brou (avril-septembre 2014)

Cathédrales (1789-1914) : un mythe moderne, Rouen, musée des beaux-arts (avril-août 2014)

Le Moyen Âge, actuellement sublimé à travers trois expositions profondément modernes à Rouen, Lyon et Bourg-en-Bresse, n'a pas toujours donné lieu à l'idéalisation et à l'hommage. Les termes « gothique », issu du peuple barbare des Goths, ou l'« Âge Moyen » naissent à la Renaissance, qui rejette ardemment cette période obscure, sale et « malade » ; la peste médiévale est remplacée par les fastes des renouveaux de l'Antiquité de Donatello et de Michel Ange aux XV^e et XVI^e siècles. Le Moyen Âge sombre alors dans l'oubli pour ressurgir de manière violente à la Révolution Française quand l'homme s'attaque à l'emblème de la ville associé à la royauté, la cathédrale. Aussi, en 1792, la confusion est telle que le peuple, pensant détruire la galerie des rois de France de Notre-Dame de Paris, assiège en fait la représentation des rois de l'ancien testament. Une de ces têtes tombées, massacrées, domine l'exposition des Beaux-arts de Rouen, plongeant le spectateur dans la brutalité de cette « renaissance ». Ainsi, pillage et prise de conscience cohabitent au sein de cette

résurrection médiévale. Le patrimoine saccagé donne naissance à la mentalité du « sauvetage » incarné par la figure d'Alexandre Lenoir qui, dès 1795, réunit au sein du Musée des monuments français les débris des massacres des édifices. Face à la statue décapitée de Notre-Dame, véritable « gueule cassée de la Révolution » se situe, en contrepoint, un tableau du couronnement opulent et luxueux de Charles X à la cathédrale de Reims, peint par Charles Abraham Chasselat en 1825. La cathédrale, autant que les fondements de la royauté associés à l'ère médiévale, est magnifiée et utilisée à des fins politiques, devenant ainsi le symbole même de l'affirmation de la nation.

En dehors de Paris, grâce à trois grandes expositions, un tournant semble pris quant au regard porté sur l'art médiéval ; et c'est par le XIX^e siècle, qui réhabilite un goût pour la monumentalité de la cathédrale, la ruine d'un monastère ou encore la douceur d'une châtelaine gothique, que cette période est restaurée. En effet, l'engouement pour l'Antiquité amoindri, les artistes prennent conscience, au sortir de la Révolution française, d'un patrimoine oublié, suscitant intérêt et admiration.

Ces expositions proposent simultanément une réflexion sur les résurgences, au début du XIX^e siècle, des périodes anciennes, et plus particulièrement du Moyen Âge, qui attise la curiosité des peintres. Elles offrent trois angles de réflexion différents mais tout à fait complémentaires. Leur point commun est sans doute l'architecture médiévale et les motifs qui la constituent, marquant pleinement l'œuvre des artistes qui utilisent à la fois le vitrail, la rosace ou l'arc brisé. Les arts décoratifs sont d'ailleurs à l'honneur dans chacune des trois

manifestations, complétant les réflexions ornementales que suscitent les arts médiévaux. Dans un décor intimiste troubadour, au sein d'un paysage romantique, sous la forme d'un symbole mystique, le Moyen Âge est convoqué comme souvenir d'une Histoire chevaleresque à l'aune d'une spiritualité profondément divine.



Joseph Mallord William Turner, *Cathédrale de Salisbury : vue du sud depuis le cloître*, 1802, graphite et aquarelle, 66 x 50,8 cm, Londres, Victoria & Albert Museum

Une première exposition se déroule au musée des Beaux-arts de Rouen : plus de cent ans après l'exposition de la série des *Cathédrales de Rouen* de Monet organisé par Durand-Ruel, la ville met à l'honneur cette cathédrale médiévale transcendée par un XIX^e siècle romantique, impressionniste

ou encore symboliste, à la recherche de mystère gothique autant que de mysticisme flamboyant. C'est ainsi que les villes françaises et allemandes de Rouen et de Cologne se sont associées pour cette manifestation. Elles ont le point commun du goût du passé, à la fois du renouveau médiéval et des restaurations néogothiques des flèches de leurs cathédrales ; et c'est afin de créer une exposition sur les origines des résurgences médiévales de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle que cette collaboration a lieu. L'exposition organisée de concert par Sylvain Amic, directeur des musées de Rouen, Ségolène Le Men, professeur d'histoire de l'art à l'université de Paris Ouest Nanterre, et Markus Dekiert, directeur du Wallraf-Richartz museum de Cologne, évoque ces réminiscences par le biais d'un édifice architectural, la cathédrale ; symbole de la puissance et de la richesse de l'Église, elle est le miroir d'une époque insaisissable voire sibylline. Ainsi, près de 250 tableaux, dessins, photographies, maquettes d'une soixantaine d'artistes sont réunies au sein de quatorze salles d'exposition. D'une *Vue intérieure de*

Notre-Dame en 1789 de Jean-François Depelchin à *La Cathédrale de Salisbury vue de la propriété de l'évêque* de John Constable, pour atteindre la fin du XIX^e siècle avec *Le Vitrail ou l'Allégorie* d'Odilon Redon, l'exposition, au sein d'une large chronologie, aborde et discute le

monument médiéval pour le situer au sein de créations contemporaines. Les commissaires d'exposition choisissent un déroulement chronologique dans un intérieur sobre ; aussi le regard ne s'attarde-t-il que peu sur cette scénographie discrète et simple, se concentrant sur les mouvements du XIX^e siècle aspirant au temps ogival des cathédrales. C'est par la littérature romantique allemande de Goethe, le roman gothique anglais ou les écrits de Victor Hugo que l'exposition entame sa réflexion. Puis elle poursuit le propos par les différentes interprétations du gothique, par les impressionnistes, de Corot à Monet avec respectivement les représentations des cathédrales de Chartres et Rouen, puis par les symbolistes, avec la cathédrale comme symbole de l'œuvre d'art totale et du renouveau du sentiment religieux. Elle se finit par une ouverture sur le XX^e siècle qui voit la cathédrale à nouveau dévastée par l'homme lors de la première guerre mondiale.

Les salles spacieuses sont liées les unes aux autres, pour certaines par des ouvertures qui prennent parfois la forme d'un arc brisé, rappelant ainsi le motif médiéval le plus utilisé par les artistes du XIX^e siècle. En effet, celui-ci est pratiqué par les peintres comme un véritable leitmotiv de la fenêtre gothique, grande et élancée, quadrillée d'ornements d'ogives et de rosaces. Les dessins de Viollet-le-Duc autant que la minutie des cathédrales de

l'allemand Johann Adolf Lasinsky en sont des illustrations que cette exposition révèle justement.

La grande exposition en diptyque qui s'est ouverte conjointement à Lyon et à Bourg-en-Bresse sur *L'Invention du passé* fait écho à celle de Rouen mais dans le cadre d'une chronologie plus resserrée



Fleury Richard, *Valentine de Milan pleurant la mort de son époux Louis d'Orléans*, 1802, huile sur toile, 55,1 x 43,2 cm, Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage

puisqu'elle évoque avant tout le genre « anecdotique » de la peinture troubadour de la première moitié du XIX^e siècle, que les Beaux-arts de Rouen ont laissé de côté au profit des romantiques, impressionnistes et symbolistes. Si Rouen choisit un motif iconographique, Lyon et Bourg-en-Bresse choisissent de mettre à l'honneur la

naissance d'un art, son style et sa lecture des périodes anciennes.

Un tableau illustre à lui seul la naissance d'un nouveau genre autant que l'idée que l'exposition souhaite dégager : une femme seule et pensive, dans un bel intérieur évoquant des temps révolus, contemple un livre ouvert éclairé par la lumière divine d'un vitrail coloré, aux allures médiévales. La scène resserrée suscite l'intimité et la nostalgie ; les couleurs léchées, les tissus chaleureux et la minutie du détail convoquent à la fois la précision d'un miniaturiste gothique et d'un peintre hollandais du XVII^e siècle. Cette scène est celle composée par Fleury Richard qui, en 1802, peint *Valentine de Milan pleurant la mort de son époux Louis d'Orléans, assassiné en 1407 par Jean duc de Bourgogne*. L'idée lui serait venue lors d'une visite au Musée des monuments français créé huit ans plus tôt par Richard Lenoir, dans lequel était exposé le tombeau

de Valentine de Milan. Le public et la critique encensent cette création inédite marquant le début du XIX^e siècle et donnant naissance à un nouveau genre, celui de la peinture dite « troubadour ». Ce tableau sert d'ouverture au musée des Beaux-arts de Lyon où *L'Invention du passé* est à l'honneur ; deux cents tableaux, dessins sculptures sont exposés sur deux étages dans une douzaine de salles spacieuses. Le propos de l'exposition, analysé et particulièrement approfondi par les deux commissaires Stephen Bann et Stéphane Paccoud, met en lumière l'Histoire et les hommes qui la composent par le biais de l'anecdote. Elle met ainsi en scène des personnages historiques du Moyen Âge, de la Renaissance et du XVII^e siècle réinventés par les artistes de la première moitié du XIX^e siècle. Entre vérité historique et transgression narrative, sont notamment présents *Édouard V, roi mineur d'Angleterre, et Richard, duc d'York, son*



Camille Corot, *Mantas, la collégiale et la ville vues à travers les arbres le soir*,
huile sur toile, 42,7 x 55,8 cm, Reims, musée des beaux-arts

frère puîné, dit *Les Enfants d'Édouard* de Paul Delaroche, *Louis d'Orléans montrant sa maîtresse* d'Eugène Delacroix, ou en encore, *François I^{er} armant chevalier son petit-fils François II* de Pierre Révoil. Le parcours chronologique de l'exposition alterne entre un traitement monographique et géographique. Il est possible de voir au début de l'exposition des salles consacrées successivement à Pierre Révoil « peintre antiquaire », Ingres, Paul Delaroche, Delacroix et Bonington, puis une ouverture sur l'Europe présentant des tableaux d'histoire étrangers trop peu montrés en France.

résurgences du passé médiéval qui fut l'un des prismes à travers lesquels les artistes ont étudié le genre troubadour. C'était d'ailleurs dans ce même lieu qu'en 1971, une exposition fondatrice sur *Le Style Troubadour* avait été entreprise, permettant de redécouvrir ce pan historique ; mais depuis, aucune autre manifestation ne fut entreprise. Bourg-en-Bresse réhabilite le genre, actualise la recherche et procède de manière iconographique afin d'approfondir le propos de Lyon. Plus de 120 peintures, objets d'arts, dessins, livres prennent place dans un décor tout différent d'une salle de musée ; en effet quoi de plus beau qu'un



Charles-Caius Renoux, *Moines dans une église gothique en ruine*,
huile sur toile, 73 x 92 cm, Grenoble, musée de Grenoble

L'exposition de Brou, complémentaire à la manifestation de Lyon, a ce point commun avec l'exposition de Rouen qu'elle met en avant la renaissance du bâtiment gothique et sa représentation. Elle précise le sujet et se focalise uniquement sur les

monastère pour donner un décor à cette renaissance médiévale ? Grâce à une véritable mise en abyme du Moyen Âge, Magali Briat-Philippe, conservateur du patrimoine au monastère royal de Brou, donne un cadre à la réflexion menée sur la

représentation architecturale des édifices gothiques et du genre troubadour. De manière thématique, l'exposition présente la naissance de la mémoire du passé médiéval à travers la découverte de monuments, notamment les cryptes et tombeaux ; ainsi, elle offre à la contemplation l'œuvre crépusculaire de François Joseph Heim, *Transfert des ossements des rois du lieu-dit « cimetière des Valois » dans un caveau le 18 janvier 1817 à Saint-Denis*. C'est également par le biais de la littérature, avec des histoires d'amour d'ici et d'ailleurs, que le passé flamboyant ressurgit ; celles-ci révèlent des amours chastes au sein de décors monastiques et de nombreuses scènes anecdotiques se rapportent au moment où les amants sont découverts à l'image de *Marguerite de Navarre surprise par François I^{er} en train d'écouter Clément Marot*, par Vermy.

Contrairement aux expositions de Rouen et de Lyon, il est davantage question du sentiment religieux dû, entre autres, au *Génie du christianisme* de Chateaubriand, à travers la fascination pour les églises et les cloîtres à l'instar du *Moine sonnante la cloche dans un cloître* de Fleury François Richard. L'architecture est partout présente, le monastère de Brou ayant lui-même servi de décor à l'imaginaire des peintres, comme dans l'œuvre d'Auguste Mathieu montrant François I^{er} la visitant. Mêlant architecture profane et religieuse, l'exposition affine le regard plus ample de Lyon, pour perfectionner la connaissance historiographique de l'art médiéval.

Les trois expositions ne sont pas les seules à aborder la question contemporaine de l'art médiéval. En effet, la galerie Michel Descours propose, sur un thème tout à fait semblable, une exposition nommée *Le Passé retrouvé. L'histoire imagée par le*

XIX^e siècle. Et c'est en écho à l'exposition des Beaux-arts de Lyon et à celle de Bourg-en-Bresse, à qui la galerie a vendu des tableaux dit « troubadour », que cette dernière souhaite dévoiler des tableaux inédits de cette époque, complétant la réflexion autour des résurgences médiévales au XIX^e siècle.

Ces expositions ont pour point commun, comme nous l'avons dit, l'architecture médiévale, théâtre d'un imaginaire peu enclin à la véracité historique, mais davantage à la recreation. Chaque exposition met un point d'honneur à révéler la prise de conscience archéologique de l'histoire médiévale à la fin du XVIII^e siècle. Si l'exposition de Rouen expose quelques œuvres médiévales, les deux autres n'ont pas fait ce choix, qui aurait pu affiner la connaissance des sources des artistes. Mais les différentes thématiques abordées, l'étude de l'édifice médiéval, du mythe, de la religion, de l'évolution des représentations, au sein d'un vaste foyer européen, font de ces manifestations complémentaires et approfondies une actualisation des recherches sur un sujet jusqu'à présent trop peu examiné.

Lilie Fauriac

Catalogues : *L'Invention du passé. Histoires de cœur et d'épée (1802-1850)*, Stephen Bann et Stéphane Paccoud (dir.), Lyon, Hazan, 2014 ; *L'Invention du passé. Gothique mon amour... (1802-1830)*, Magali Briat-Philippe (dir.), Bourg-en-Bresse, Hazan, 2014 ; *Cathédrales (1789-1914) : un mythe moderne*, Rouen, musée des beaux-arts (avril-août 2014), Sylvain Amic et Ségolène Le Men (dir.), Paris, Somogy éditions d'art, 2014.